

POILVACHE

1322

A mon ami Victor Arnould.

I

L'antique et majestueux manoir s'était d'abord appelé le *Burg des Bohémiens* en souvenir de ceux qui l'avaient bâti, — quelques compagnons du redoutable Samo, chassés de leur patrie après la mort de ce prince, vers le milieu du VII^e siècle. Une jeune et poétique châtelaine lui avait plus tard donné le gracieux nom d'*Émeraude*, qui lui convenait si

bien, à cause de sa situation enchantée au milieu d'une ceinture de fraîches et délicieuses collines entièrement tapissées de buis et de houx au feuillage toujours vert. Pour perpétuer la mémoire de l'événement que nous allons raconter, les Dinantais changèrent enfin le nom d'*Émeraude* en celui de *Poilvache*, rustique appellation que les siècles et les générations ont respectée et qui est venue jusqu'à nous.

II

Orgueilleusement, les Dinantais ont juré de prendre la puissante citadelle et de passer au fil de l'épée les Luxembourgeois qui la gardent. Ils l'ont juré, malgré le donjon à triple étage qui lui met sur le front comme une tiare de pape, malgré les tours crénelées, malgré le monstrueux rempart, malgré le vertigineux escarpe-

ment du rocher, malgré cet amoncellement de défenses qui, de tous les côtés, protègent si formidablement le vieil édifice guerrier.

Depuis le plus riche homme de meubles et d'héritages jusqu'au plus petit garçon ou varlet de la ville, ils sont là, tous les fiers et turbulents communiens, avec leur courte armure bourgeoise qui ne leur descend que jusqu'aux genoux et leur riche cotte d'armes uniforme aux couleurs de la corporation. Sur leur tête, ils ont le bassinot, et, pour garantir leurs mains, l'épais gantelet de cuir. Leurs armes sont l'épée, la dague, la hache, l'arbalète à crochet, la longue pique, la sacquebutte armée latéralement d'un crochet dont on se sert pour désarçonner les chevaliers ennemis, le vouge avec sa lame de cimeterre montée sur la hampe, enfin la lourde massue à deux mains aussi haute que le soldat lui-même.

Les chariots ont amené engins, armes

- de rechange, provisions et des échelles pour l'assaut.

III

Les machines de guerre sont dressées tout autour de la place. Les trébuchets, les mangonneaux, les caables, les malevoisines, les pierrières et surtout la terrible arbalète à tour, sans trêve ni repos, jour et nuit font rage. Ces machines lancent à toute volée des carreaux, des boulets de métal, des globes incendiaires, des vases remplis de matières incandescentes, des barres de fer rougies au feu, des traits garnis d'étope enflammée. Le tapage qu'elles mènent est si assourdissant que l'on dirait la foudre du ciel, et les globes de feu qu'elles lancent par milliers, en sillonnant l'espace, jettent une si flamboyante clarté que, au plus épais de

la nuit, on voit clair comme en plein midi par un radieux jour d'été.

Mais la citadelle sied haut sur la montagne, et qu'est-ce que la portée d'un trait de grande arbalète quand il faut aller frapper l'ennemi à de pareilles altitudes ?

Les boulets, les pierres rougies au feu, les dards enflammés vont se briser comme verre sur les parois de granit du rocher ; et les gens du château, invulnérables dans leur retraite, entendent, pareils à des dieux, l'orage gronder bien bas sous leurs pieds. Ils se rient des stériles efforts des Dinantais. Ils vivent aussi paisibles, aussi tranquilles, aussi insoucians que s'ils n'étaient pas assiégés. Le châtelain, assis dans sa haute chaire blasonnée, passe les longues heures de la veillée au milieu de ses compagnons, présidant à leurs gais devis, écoutant les tendres chansons des gentils ménestrels ou les récits épiques de quelque mystérieux che-

valier. La châtelaine, comme à l'ordinaire, file sa quenouille, et quand, quelquefois, la musique des assiégeants, au fond de la vallée, se fait plus bruyante, elle dit au châtelain : « Femme mieux file sa quenouille en sa maison quand elle entend chanter le grillon. »

IV

De temps à autre, après le dîner, pour se divertir, les assiégés montent aux remparts, et de là, au milieu des rires et des lourdes plaisanteries, ils s'amuse, pendant des heures, à jeter des blocs de pierre, des pots de terre remplis de chaux vive, d'autres engins de destruction qui endommagent fort les machines et tuent chaque fois beaucoup de monde aux Dinantais.

Quant à profiter du désarroi qui s'en suit pour tomber sur cette canaille et la tailler en pièces, ils n'y songent même pas. Ils professent un trop hautain dégoût de tous ces artisans, soldats d'occasion, mal à l'aise dans leur costume de bataille et mieux faits pour manier les grossiers outils du forgeron que les nobles armes de guerre. Il est préférable de les lasser : tôt ou tard ils retourneront à leurs établis, et cela vaudra mieux ainsi ; l'honneur, du moins, sera sauf. La belle victoire, à la vérité, que celle que l'on remporterait sur de pareils truands ! Autant vaincre un troupeau de moutons ; encore les moutons ont-ils leurs chiens. Non, non, on se moquerait trop des Luxembourgeois dans les chambres des dames, s'ils s'avisait de remporter si honteuse victoire.

V

Le siège durait déjà depuis vingt jours; et contrairement à l'attente de leurs ennemis, les Dinantais ne se décourageaient point. Dussent-ils rester dix ans dans cette vallée, ils mettront l'*Émerande* à leur doigt. Ils l'ont juré tout d'une voix, avant de partir, entre les mains de leurs prêtres, — et leurs femmes étaient présentes à leur serment.

Tenter l'assaut de la citadelle était cependant aussi impraticable pour eux que s'ils avaient voulu s'emparer du soleil ou de quelque étoile. Pour s'y hasarder, il eût fallu des ailes, et les Dinantais n'étaient que de pesants piétons. Quel moyen alors? La famine. C'était plus bourgeois, à coup sûr. Qu'importe! A chacun son métier; les barons se conduisent en barons, les bourgeois en bourgeois, et il

n'y a de vilain que celui qui perd la bataille.

Voilà pourquoi, depuis le commencement du siège, les Luxembourgeois étaient de si près guettés, et le jour et la nuit, qu'un oiseau n'aurait pu s'envoler du donjon sans être aperçu.

Cette étroite surveillance, aussi bien, ne les incommodait guère. Comme si de rien n'était, ils faisaient du matin au soir bombance, ripaille et grande chère. Tous, depuis le chevalier le plus svelte jusqu'au plus famélique des varlets, ils étaient maintenant plus gras et plus fleuris qu'abbés et que prieurs. Ah! quand, après le siège, ils retourneront dans leurs châteaux, plus d'un parmi eux verra sa femme lui refuser un baiser, car elle ne le reconnaîtra plus.

Grâce à ces colossales mangerics et à ces libations sans fin, les immenses provisions entassées dans les caves du donjon se fondaient avec la rapidité d'une mon-

tagne de glace sous la dévorante morsure des avides rayons printaniers. Le châtelain n'en marquait aucune inquiétude. Il savait trop bien qu'il pourrait aisément se ravitailler quand il en serait besoin. Une galerie secrète ne menait-elle pas de l'intérieur du château au milieu des forêts, à une bonne lieue de distance, en plein pays namurois, et ne pourrait-on par ce chemin sortir et rentrer sans souci des Dinantais!

VI

Un gros de soldats fut donc envoyé un beau matin par cette voie, avec ordre de ramener des vivres pour le soir. Les hommes d'armes partirent tout joyeux à l'idée qu'ils allaient pouvoir piller quelque ferme et même peut-être quelque riche abbaye.

Adieu, les beaux soldats! Embrassez

bien vos maîtresses; le fossoyeur creuse ses fosses.

Les Dinantais connaissaient l'endroit où débouchait le souterrain, et une forte partie de leurs gens y était postée. Chaque arbre cachait un communier l'œil au guet, l'oreille aux écoutes, la dague au poing.

— Qui va là? Nommez-vous et vous rendez, ou autrement vous êtes morts!

Déjà les Luxembourgeois étaient enveloppés de tous côtés par une troupe trois ou quatre fois plus nombreuse que la leur et armée jusqu'aux dents. La résistance était impossible : ils se rendirent.

On les rangea sur une seule file.

Le chef des Dinantais demanda à celui qui était en tête où ils allaient, pourquoi, et quel était le mot de passe.

L'homme refusa de rien dire. On le pendit à un arbre.

Le second ne souffla mot non plus et il eut le même sort.

Il en fut pareillement du troisième, du

quatrième, du cinquième, de soixante autres. Tous se turent; tous furent pendus.

On arriva au dernier. C'était encore presque un enfant. Le pauvre petit ne connaissait ni son père ni sa mère; il n'avait pas de frère, pas de parent, pas d'ami. On l'avait trouvé, un soir, au bord de la route, — voilà quinze ans de cela, — et on l'avait rapporté au château. Il y avait grandi au milieu des coups et des quolibets des hommes d'armes, dont il était le souffredouleur. « Tu es comme le loup, lui disaient ces brutaux en le houspillant, tu n'as jamais connu ton père. A chair de loup dents de chiens. » Et ils lançaient contre le petit les terribles molosses de la basse-cour, qui le mordaient cruellement. Telle avait été sa jeunesse.

— A ton tour, mon bel ami, lui dit le commandant des Dinantais. Un vieux bourreau qui est maintenant de ta connaissance et dont tu as pu apprécier le savoir-faire, va t'envoyer rejoindre ta compagnie.

— Moi je parlerai, répondit l'enfant. Ces gens-là m'ont trop fait souffrir. Je veux me venger. Nous avons l'ordre de ramener des bœufs, des vaches, le plus de bestiaux que nous pourrions voler, et le mot de passe est *Luxembourg*. Voilà! Pendez-moi maintenant, je mourrai content.

VII

Le mayeur de Dinant était homme de ressources et de prompté résolution.

Tous ceux du bon métier de la boucherie furent sur l'heure envoyés à la ville en compagnie de sire Jacques le sonneur. Jacques monta au clocher de Notre-Dame et sonna la grande cloche pour assembler toutes manières de gens sur la place devant l'église.

— Bonnes femmes, dit le mayeur, allez chercher tous les taureaux, bœufs, vaches,

veaux et génisses qui sont dans vos étables et amenez-les ici sans retard. C'est pour le bien de la ville.

Personne ne rechigna, personne ne demanda plus ample explication. Une heure après, toutes les bêtes étaient au lieu convenu sans qu'il en manquât une seule.

Les bouchers les abattirent, les écorchèrent, mirent toutes les peaux sur leurs chariots, et rendant la viande aux femmes :

— Qu'on fricasse, leur dirent-ils, qu'on se rue en cuisine, qu'on prépare des festins de prince, car ce soir la citadelle sera prise!

On avait dépendu les cadavres des Luxembourgeois. On leur ôta leurs armures, leurs casques, toutes leurs armes. Les chefs dinantais s'en revêtirent. Les simples soldats, de leur côté, s'affublèrent des dépouilles des vaches, se mettant à deux sous une peau, marchant courbés,

celui de derrière appuyant les mains sur les épaules de celui qui allait devant.

A jour faillant, on s'engagea dans le souterrain. L'enfant qui avait livré le mot de passe marchait en tête et servait de guide.

Le temps était à l'orage; d'épaisses nuées roulaient dans le ciel tout noir.

VIII

Au château, l'on s'amuse comme à l'ordinaire. Dans la salle baronnale, leur grand hanap à la main, les chevaliers boivent largement et longuement pour, entre eux, faire bonne et joyeuse compagnie. Dans l'immense cour faiblement éclairée par quelques rares flambeaux, çà et là, le long des murailles, sur des bancs de maçonnerie, par groupes sont assis gens de pied et de cheval, en simple hoqueton;

ils noient leur désœuvrement dans les pots, rient, chantent, devisent, racontent leurs vaillantises ou leurs fredaines, le soir, après le couvre-feu, dans les coins, avec les petites chambrières de la châtelaine.

Le souterrain débouchait au milieu de cette cour. Le mot de passe fait rouler sur ses gonds rouillés la lourde porte de fer. L'enfant apparaît le premier; puis, pélemêle, soudards et bestiaux.

De bruyantes acclamations saluent leur entrée; et se précipitant dans la salle baronnale, les Luxembourgeois s'écrient :

— Sires comtes, messeigneurs, faites bonne chère, gaudissez-vous, esjouissez-vous! Nos gens ramènent si grande foison de bestiaux que c'est merveille à voir!

Mais les peaux de bête sont tombées, les vaches se sont changées en guerriers, les flamboyantes armures reluisent et les glaives brillent dans la nuit. Avant même qu'ils eussent mis l'épée en garde, tous

les Luxembourgeois qui étaient dans la cour, en jaque, sans armure, ont passé de vie à trépas.

Restaient le châtelain et les chevaliers réunis avec lui dans la salle du festin. Ceux-là avaient eu le temps de se reconnaître.

Furieux comme des sangliers acculés qui entendent à leurs oreilles les sinistres aboiements des chiens et se retournent, épouvantables, pour leur faire tête, tels sont ces vaillants chevaliers.

Comme la faux fait pour l'herbe dans les prés, d'un coup ils moissonnent des rangées entières d'ennemis.

Mais les Dinantais ne reculent pas d'un pouce. Ils frappent sur les Luxembourgeois comme, à Dinant, dans leurs forges, ils battent le cuivre avec leurs marteaux. Ah! ils faisaient bien la besogne, ces artisans, ces guerriers de hasard dont on s'était tant moqué. Les moutons étaient devenus des lions. Quels soldats! Quel

carnage ils font ! Et ces malédictions, ces plaintes, ces blasphèmes, ces prières, ces poings crispés, ces mains jointes, ces clameurs, ces rires, ces râles, toute l'horreur d'une nuit de bataille et de massacre mettait dans leur cœur une joie, un bonheur, une volupté comme jamais ils n'en avaient éprouvée ; jamais, pas même la première nuit de leurs noces, dans les bras de leurs virginales épouses !

A minuit il ne restait plus un seul Luxembourgeois vivant, et les Dinantais étaient seigneurs de Poilvache.

Légendes

De la Meuse

H. de NIMAL



BRUXELLES

J. LEBECQUE ET C^o, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

45, RUE DE LA WARELÈNE, 45

Légendes De la Meuse

PAR

H. de NIMAL



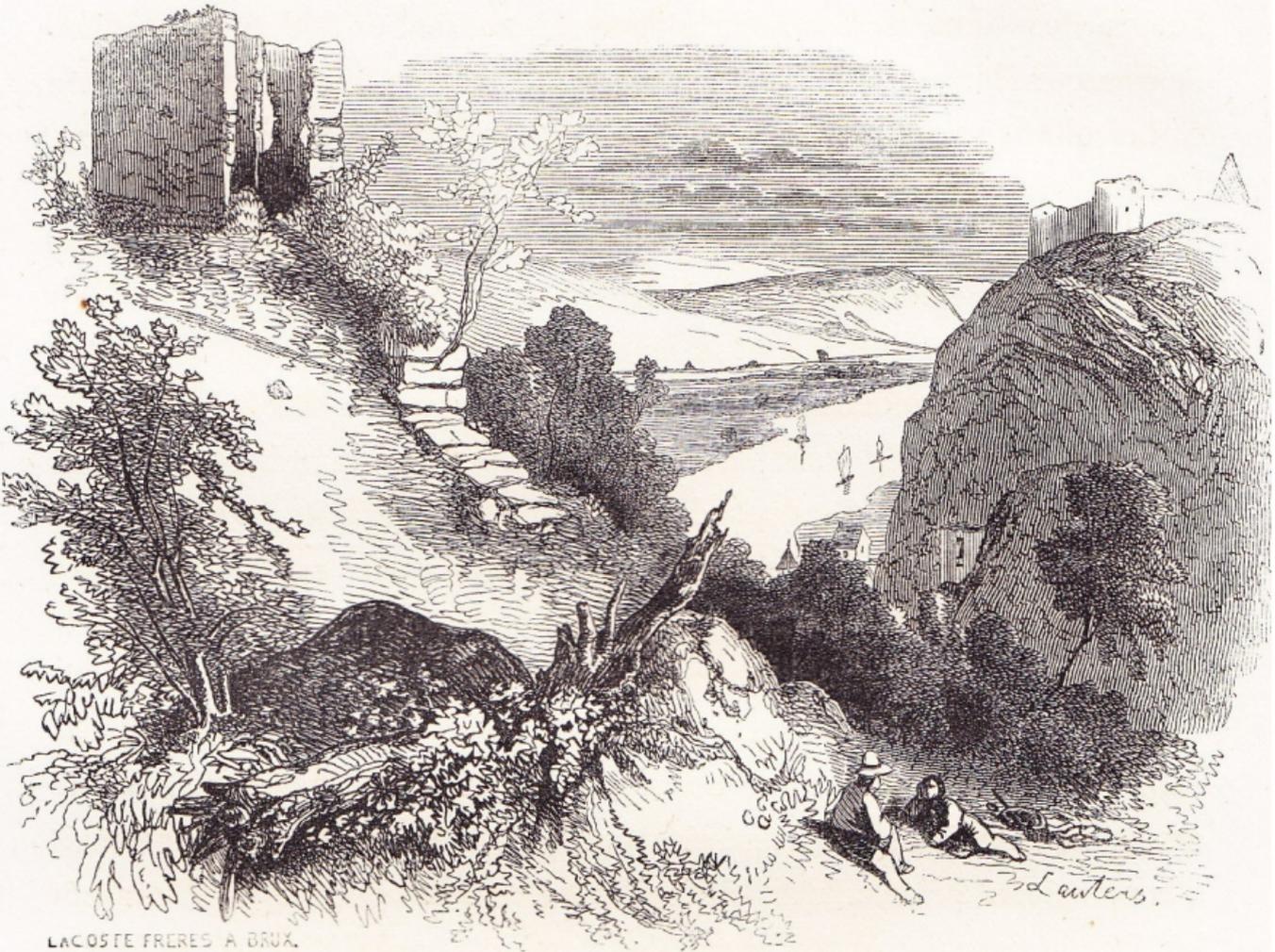
Bruxelles. — Impr. J. Lebléque et C^{ie}, rue Terarken, 6.

BRUXELLES
J. LEBÉQUE ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
46, RUE DE LA MADEIRAINE, 46

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
I	
RIERGES ET LES DAMES-DE-MEUSE. — Légende de la première croisade	7
II	
AGIMONT. — Légende mérovingienne. — La fée de la Meuse.	31
III	
HASTIÈRE. — Légende du commencement du XIII ^e siècle. — Saint Walhère	45
IV	
WAULSONY. — Légende du X ^e siècle. — Le fermail du comte Eilbert.	65
V	
CHATEAU-THIERRY. — Légende du XIV ^e siècle.	89
VI	
LA GROTTTE DE FREYR. — Légende des temps gaulois	117
VII	
LA CHANDELLE DE CHALEUX. — Légende du XV ^e siècle. — Les Nutons	135

	PAGES
VIII	
DENANT. — Légende carlovingienne. — Les quatre fils Aymon.	
La grotte de Montfiat	153
Le château de Montfort	160
Les fonds de Leffe. — La fontaine et le cherau de Charlemagne	182
La Roche-à-Bayard.	190
IX	
BŪVIGNES ET LES DAMES DE CRÈVECŒUR (1554)	195
X	
SEVENNE. — Légende du premier siècle. — St-Materne et la Pierre du diable . . .	227
XI	
FOILVACHE (1322)	241
XII	
MONTAGLE. — Légende de la fin du XIII ^e siècle.	261
XIII	
YVOIX (1652). — La sorcière	311
XIV	
LA ROCHE-AUX-CORNEILLES A BOUILLON. — Légende du XII ^e siècle. — Fée et trouvère	353
XV	
LES ROCHERS DE FRÈNES. — Légende du IX ^e siècle. — Les géants	383



LACOSTE FRERES A BRUX.